
Tirs tendus sans sommation, mutilations, morts en garde-à-vue, humiliations : l'ordre règne, banal et brutal. Ce monde ne ment pas sur ses intentions. Il ne met pas de gants pour policer la ville. On ne planque plus les centres de rétention au fond d'un quai. Personne ne trouve plus utile de justifier le sens des pyramides nucléaires ou la surveillance de nos vies par des drones. On piétine les gens expulsés de chez eux et les entreprises qui construisent l'enclos technologique se multiplient.

Cet horizon qui s'impose a des mots et des mécaniques bien connus. Nous aimerions savoir dire ce qui résiste. Connaître la ville que l'on souhaiterait vivre et les cultures qu'il reste à partager. Quel est le temps que l'on désire opposer à la course effrénée qui raye cette terre ?

Au printemps, nous étions quelques-uns à quitter Montreuil pour la région de Marseille pendant plus d'un mois, avec Gigi, notre camion qui tombe en panne, avec nos béances, avec ce journal qui n'est pas une réponse. À la recherche de liens et d'idées, on devine des rumeurs. Un terrain vague occupé, une rue qui résiste aux expulsions, une Commune au Mexique. On essaye, on brasse, on gratte. On rapporte ce deuxième **Z**, qui bavarde toujours un peu, mais écoute surtout les histoires croisées en route.

Ce journal n'est pas figé. Il garde la parole errante et la porte toujours ouverte. On fait les choses comme on peut, comme on vit. Comme d'autres, nous persistons avec l'envie simple *« d'être présents au monde, à la ville, au quartier où nous vivons, à ce qui nous entoure et à nous-mêmes »*.



Gigi, sur la route entre Forcalquier et Marseille...